

L'image du père dans le théâtre de Jean Aicard,

de *William Davenant* au *Père Lebonnard*

L'environnement familial de Jean Aicard enfant est des plus complexes. De nombreuses figures parentales sont présentes autour de lui, son père et sa mère s'étant dérobés à leur devoir, l'un par la mort, l'autre par l'absence. Pour ce que nous savons, le rôle de la mère est tenu par une tante paternelle, puis par la demi-sœur, qui a neuf ans de plus que lui. Et pour le rôle du père, plusieurs figures se succèdent : les grands-pères et plus particulièrement le grand-père paternel ; Alexandre Mouttet, l'ami de sa mère, au moins pour un temps ; Amédée André, l'ancien mari de sa mère, et les silhouettes mythiques de Lamartine et de Victor Hugo.

Aussi, il nous a semblé intéressant de rechercher l'image du père donnée par les personnages que Jean Aicard met en scène dans son théâtre. Un titre nous interpelle : il s'agit du *Père Lebonnard*¹, une pièce en quatre actes et en vers, de 1888 (Jean Aicard a quarante ans). Nous avons également consulté un petit acte, composé dix ans auparavant : *William Davenant*², dont Aicard retient l'argument pour *Le Père Lebonnard*.

William Davenant est écrit, en 1879, pour la Comédie-Française en tournée en Angleterre. Son texte répond à deux contraintes d'écriture : rendre hommage à Shakespeare et mettre en valeur le talent de Sarah Bernhardt par un choix d'extraits. Malheureusement, la comédienne

Jean Aicard, du poème au roman

abandonne le rôle après un mois de répétitions. La presse nous apprend combien Jean Aicard est déçu, mais M^{lle} Dudlay la remplace et la pièce est jouée comme prévu. L'argument intéresse notre propos puisque Jean Aicard le fonde sur une légende qui donne à Shakespeare un fils naturel, William Davenant, lui aussi auteur dramatique, qui serait né de ses amours avec une cabaretière d'Oxford.

Davenant, un vieil aubergiste, élève seul son fils William, aidé de sa vieille nourrice. Sa femme lui a révélé, sur son lit de mort, l'identité du vrai père. Le jeune homme est intelligent, fragile, rêveur et doux. Il lit Shakespeare et déclame ses vers, au grand désespoir de son père qui l'a fait instruire mais aimerait bien mieux le voir travailler. Arrivent à l'auberge cinq jeunes cavaliers pressés de se reposer après une journée de chasse. L'un d'eux, Lord Southampton, fils du mécène de Shakespeare, a l'intention d'offrir à ses amis le spectacle du jeune William déclamant. Il a aussi le désir de l'emmener à Londres pour faire sa fortune. Au terme d'une soirée poétique où William brille et conquiert ses hôtes, Davenant accepte, non sans mal, de laisser partir son fils pour ne pas contrarier son génie.

Le Père Lebonnard est une dramatique composée sur un canevas identique quoiqu'un peu plus complexe, avec huit personnages principaux. La destinée de cette pièce est intéressante³ : en 1888, la Comédie-Française refuse de la jouer. Donnée au Théâtre-Libre d'Antoine l'année suivante, malgré un grand succès public, elle est vivement critiquée puis abandonnée. Mais le célèbre acteur italien, Ermete Novelli, la monte ; elle triomphe en Italie et en tournée mondiale, y compris en France où elle est redécouverte en prose et en italien. Silvain la reprend alors à la Comédie-Française. Elle reste au répertoire de 1904 à 1922. En Italie, elle est reprise et rééditée jusqu'en 1961 et le cinéma en donne deux versions, en 1920 et 1939.

Le père Lebonnard, ancien horloger, est bourgeoisement installé, mais il reste simple et modeste malgré une fortune acquise grâce à ses inventions. Il est en butte à l'acrimonie de son épouse : snob et ambitieuse, elle rêve d'ascension sociale par le mariage de ses enfants avec des aristocrates. Leur fils, Robert, est déjà fiancé à Blanche d'Estrey. Mais le père Lebonnard veut faire le bonheur de leur fille aînée, Jeanne, en lui donnant l'élite de son cœur, le docteur André. Malheureusement celui-ci, quoique honnête et méritant, est un enfant

adultérin dont la naissance est entachée de scandale : son père, député connu, avait demandé le divorce au cours d'un procès retentissant.

La mère Lebonnard et Robert, craignant pour leur projet, refusent l'intrusion dans la famille de ce personnage dont le nom est « taré ». Le père Lebonnard, ne voulant pas sacrifier le bonheur de Jeanne, révèle à son épouse, au cours d'une violente scène, qu'il connaît son secret depuis quinze ans et apprend du même coup à Robert qu'il est, lui aussi, un enfant de l'adultère.

Après de grandes émotions, chacun revient à une attitude plus paisible. Le marquis accepte Robert pour gendre : on apprend que son père est un gentilhomme de ses amis, mort vaillamment au combat. Et Robert, qui vient de connaître la honte d'être un bâtard, fraternise avec le docteur André, son futur beau-frère.

Dans ces deux pièces, la configuration familiale est proche de celle de Jean Aicard. Nous avons en effet : un père naturel talentueux (Shakespeare) ou valeureux (le comte Saint-Aubly) mais décédé, un père de substitution bon et attentif (Davenant, Lebonnard), et un jeune garçon doué de talent artistique (William) ou de valeur morale (docteur André, double positif de Robert).

Notons que la mère est absente ou négative et que, malgré l'homologie entre ces deux configurations familiales et la sienne propre, Jean Aicard donne une densité plus grande au personnage du père plutôt qu'à celui du fils, simple figure secondaire.

Après cette présentation et ces remarques, nous voici à même de préciser la personnalité de ce père « adoptif », bien que légitime. Simple, authentique, tout à son rôle social, il se satisfait de rester à sa place. Issu des couches laborieuses, il aime le travail et fustige les paresseux, les artistes et les aristocrates. Davenant, sur un ton bourru, critique les intellectuels, prône les vertus du travail manuel et dit à William : « Travailler, c'est agir, Monsieur, avec ses bras⁴. » (WD 28)

Lebonnard quitte à regret ses outils d'horloger et sa vieille blouse râpée, déclarant à Jeanne :

Je ne vois pas que mon marteau soit chose vile.
Avec ces outils, moi qui passe pour un sot
J'ai bâti la maison et j'ai gagné ta dot. (PL 12)⁵

Jean Aicard, du poème au roman

Timide, le père se montre parfois impulsif au point que son geste ou ses paroles dépassent de beaucoup son intention :

C'est que, timide encore et méfiant de moi
Vois-tu, je prends toujours trop d'élan et je saute
Trop haut, croyant toujours la barrière trop haute. (PL 15)

Mais sa qualité principale est son amour pour l'enfant : « Tout n'est rien quand l'amour continue – ou commence » (WD 30), déclare Davenant découvrant que le fils qu'il chérit n'est pas le sien, choisissant de l'aimer et non de le rejeter. Ce sentiment est exprimé avec simplicité et émotion, dans une attitude quasi maternelle. Davenant est touché par la fragilité de l'adolescent : « Il n'est pas fort ». Il porte sur lui un regard de tendresse : « Cher garçon, il ressemble à sa mère » (WD 30).

Lebonnard, dans un identique élan du cœur, se remémore les émois passés. A Robert, devenu un jeune homme distant et critique, il rappelle : « ... le temps, où tout petit garçon tu m'aimais... tu m'aimais de bien autre façon » (PL 96). Et, revoyant ses deux enfants auprès de lui, lorsque leur mère était sortie, il se souvient : « ... je vous suspendais tous deux à mon cou » (PL 96). Avec des mots simples, et un peu maladroits, il répond à son fils qui vient l'embrasser : « Allons, tu m'as touché le cœur, mon grand jeune homme » (PL 97).

Lorsque l'enfant grandit, ce père « adoptif » lui fait donner une éducation digne du père naturel. Davenant, l'aubergiste, fait instruire William : « Eh bien ! moi l'ignorant, j'ai nourri son esprit » (WD 72), non sans craindre de ne pas être à la hauteur de la tâche :

C'est dur, lorsque l'on n'est soi-même qu'un oison
D'avoir pour fils – un aigle. (WD 32)

Il lui a fait même découvrir les vers de Shakespeare, allant au-delà de son orgueil blessé :

Après tout, souviens-toi, les livres en latin
C'est moi qui les donnais... en grondant... mais enfin !
Et même, souviens-t-en, un matin pour ta fête
C'est moi qui t'ai donné le livre du poète
Quand nous étions encore en deuil. Rappelle-toi. (WD 75)

Lebonnard, de la même façon, place Robert dans une institution religieuse et l'on évoque l'équitation au premier acte (scènes 6 à 10) comme si son fils était gentilhomme.

L'image du père dans le théâtre de Jean Aicard

Si le père agit ainsi, c'est que son amour est porté par un haut sens du devoir. En effet, son attachement à l'enfant l'amène à respecter son âme : « On dirait qu'un génie est en lui », et c'est pour cette raison que Davenant se prépare à l'idée de voir partir William :

J'ai su quelle âme porte en lui l'enfant, quelle âme
Le pousse à nous quitter pour sa gloire, ses vers
Et son théâtre ! Il veut s'en aller par les airs,
Au grand soleil. (WD 71)

Cette attitude du père répond à la mission qu'il s'est fixée. Elle est sous-tendue par une conception spiritualiste qu'exprime Davenant :

Dieu donne à nos enfants de son esprit parfois
Et nous devons ne pas y nuire. (WD 32)

Adopter l'enfant bâtard, c'est se soumettre à la volonté divine, puisque le père naturel est mort : « On sent Dieu près de là, Ketty. La mort commande » (WD 72).

Lebonnard se conduit selon la même visée néo-chrétienne. Il exprime à plusieurs reprises sa croyance dans la bonté et la tolérance selon l'Évangile : « Les doux vaincront » (PL 51). Porté, comme le suggère son nom, vers les qualités du cœur, il sait que « la grande force est encor la douceur » (PL 97) et il élève ses enfants selon ce principe. Jeanne, qui est douce et intelligente, est réceptive à ce message et un échange constructif s'établit entre le père et la fille : « Tu l'as limé, taillé, le cœur du vieil orfèvre » (PL 16). Mais bonté ne signifie pas mollesse et, au cours de la pièce, Lebonnard conquiert la fermeté. Ainsi, il interpelle fermement le docteur André, son futur gendre, bâtard qu'il aime déjà comme un père. Il l'oblige à être confiant, à regarder clairement en lui, à agir selon son cœur malgré les préjugés, à aller droit au but vers le bonheur :

Je ne prends plus conseil de personne
Je marche droit, tout droit sur l'obstacle, sans voir
Sans réfléchir... Voilà l'amour – et le devoir. (PL 112)

De la même façon, Lebonnard tente d'amener Robert vers plus de maturité, de lui faire acquérir la conscience des autres. Il aimerait que ce jeune homme oisif et fat se tourne vers une occupation utile et sociale :

Défends les malheureux ! les plus à plaindre sont muets.
Parle pour eux. (PL 98)

Jean Aicard, du poème au roman

Il n'hésite pas à le tancer lorsqu'il se montre orgueilleux, méprisant, et tente, à plusieurs reprises, de le rendre tolérant envers André, en appelant à ses qualités humaines. Et lorsque Robert persiste à refuser ce mariage, à bout de ressources, Lebonnard cède à la colère pour le faire fléchir : « Assez ! Tais-toi ! Bâtard » (PL 201).

Ainsi, même porté par une force morale et spirituelle, le père n'en reste pas moins humain : après avoir gardé son secret pendant quinze ans, après avoir élevé et aimé Robert comme son fils, voici que Lebonnard l'atteint en plein cœur en lui révélant la vérité.

Nous constatons alors que la ligne de conduite du père n'est pas aisée à suivre. Elle emprunte un chemin jalonné d'épreuves. L'homme doit d'abord dépasser, en lui, le ressentiment du mari : il choisit en effet d'aimer le fils d'un autre, à l'issue d'un pénible combat intérieur où la jalousie se mêle à la colère, à l'encontre de la femme infidèle :

Mon cœur fut mordu comme avec des tenailles (...)
Oh ! Quel vertige ! Comment je ne devins pas fou ! (PL 239)

Même amertume à l'encontre du rival, ce « vaurien » qui fait « un fils qu'on oublie au coin d'un carrefour » (WD 65). Mais après...

... les mouvements de rage au fond de soi
Je crus haïr l'enfant. Puis je me dis : Pourquoi ?
Voyons, un innocent, c'est malgré soi qu'on l'aime. (WD 72)

C'est peut-être en raison de ces épreuves que l'attachement à cet enfant-là devient très profond : « Et cet amour de père était inguérissable » (PL 240). Cependant, à mesure que ce sentiment grandit, la souffrance, aussi, se développe. C'est d'abord un malaise, à cause d'un si lourd secret et du risque de désapprobation sociale : « J'ai souffert un long martyr pour lui » (PL 236). Puis le père éprouve affliction et doute face au manque d'amour filial de l'adolescent insolent ou rêveur :

Lebonnard : « Ton sang a deviné qu'il n'est pas fait du mien. C'est cela ! L'ouvrier en moi te déshonore ? » (PL 203).

Davenant : « Un père nourricier n'est rien (...). Sacrifice. Amour, cela n'est rien de notre part, nourrice » (WD 73).

Enfin, le père est déchiré lorsqu'il pressent la séparation à l'occasion du mariage (Jeanne), de l'engagement dans l'armée (Robert) ou du départ à la ville (William).

Aicard traduit avec des termes simples le désarroi du père : « Quel malheur quand ces petits sont grands » (WD 73). Mais ce n'est pas seulement une lamentation, c'est un cri de souffrance causé par une blessure physique « qu'on ne s'explique pas » et « qui tient aux entrailles » (PL 239).

Pour traduire cet amour mêlé de souffrance, Aicard utilise l'image de l'enfantement : « Ce qui vous rend si chers vos fils, c'est vos douleurs » explique Davenant à Ketty, la nourrice, en soulignant :

Eh bien ! Cet enfant-là – tu me comprends, j'espère ? –
Par de grandes douleurs, je suis resté son père. (WD 73)

De la même façon, à la fin du drame, Lebonnard, effondré, pitoyable, choqué par la rupture et le départ de Robert, expose les mêmes motifs :

... J'ai voulu guérir, j'ai bien tâché
Mais c'est par ma douleur que j'étais attaché
En l'arrachant de moi, je saignais trop... Je l'aime. (PL 240)

Cette image de la blessure, de la douleur et du sang, est reprise quelques vers plus loin et précise, par comparaison avec l'enfantement, « les grandes douleurs » du père Lebonnard. Souffrant dans sa chair et dans son cœur, l'homme conquiert la légitimité de son amour pour l'enfant, y compris l'enfant d'un autre.

Ainsi, au terme de cette étude, nous pouvons établir la représentation du père chez Jean Aicard. Modeste, simple, bon, empreint de vertus chrétiennes, le père est un homme solitaire qui aime dans la souffrance. Si cette image présente les qualités masculines de l'autorité, elle montre davantage encore les marques de la féminité par la primauté donnée à l'émotion et au sentiment. Une étude de ce thème, menée dans l'ensemble de l'œuvre théâtrale et romanesque, permettrait de préciser cet élément de mythologie personnelle.

Notons pour conclure l'actualité de la situation et du propos de Jean Aicard, à notre époque où le modèle traditionnel de la famille connaît de nombreuses variantes. Le désir de paternité de l'homme alimente aujourd'hui bon nombre de sujets de la vie quotidienne ou d'œuvres de fiction. D'une façon plus générale, rappelons qu'une

Jean Aicard, du poème au roman

tradition populaire en France (et dans bien d'autres pays) admet les rites de « la Couvade » autour des douleurs de l'homme au moment de la grossesse et de l'enfantement de sa femme. Rappelons aussi que dans les mythologies du monde, les dieux sont parfois des pères qui enfantent.

Michèle GORENC

NOTES

1. Jean Aicard, *Le Père Lebonnard*, comédie en quatre actes et en vers, Paris, Flammarion, 1893.
2. Jean Aicard, *William Davenant*, pièce en un acte, in *Théâtre*, Volume I, *Molière à Shakespeare, William Davenant, Othello*, Paris, Flammarion, 1912. Cette pièce est représentée pour la première fois au "Gaiety Theater", à Londres, par la Comédie-Française, le 1^{er} juillet 1879.
3. Georges Reynaud, « Heurs et malheurs du *Père Lebonnard* », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon et de sa région*, 1982, n° 104, p. 177-181. Anne-Christine Faitrop-Porta : « *Le Père Lebonnard* de Jean Aicard, avatars franco-italiens entre la scène et l'écran (1889-1961) », *Revue de littérature comparée*, n° 3, juillet-septembre, Paris, Didier, 1990, pp. 491-509.
4. WD 28 : cette annotation renvoie à la page 28 de *William Davenant*, référencé ci-dessus.
5. PL 12 : page 12 de *Le Père Lebonnard*, référencé ci-dessus.